

INTRODUCTION

Oser lire

Ce petit livre n'a d'autre ambition que de conduire le lecteur par la main dans l'étude de saint Thomas, comme Thomas lui-même souhaitait mener ses lecteurs débutants. Du moins le croyait-il, car il surestima peut-être leur capacité de saisir une main secourable mais obligeant à le suivre à grands pas, essoufflés.

L'objectif est d'oser lire Thomas en philosophe, de lire avec lui et sur lui, de lire tout.

Lire saint Thomas d'Aquin

Lire Thomas d'Aquin, c'est lire Thomas d'Aquin. Le truisme échappe au ridicule si l'on considère qu'une certaine façon de lire un auteur comme lui sert plus de prétexte qu'elle ne sert son texte. Sans même parler de réinterprétations, la

pensée de Thomas est parfois l'occasion de développer celle d'un autre. Le commentarisme peut avoir des excès pervers, dont celui de multiplier les porte-voix. On ne sait plus qui parle. Il existe un ouvrage d'initiation à la doctrine de saint Thomas, dont le relatif succès semble ne pas se démentir depuis plus de cinquante ans (mais dont il vaut mieux taire le nom de l'auteur) qui, en quelque huit cents pages, réussit l'exploit de ne jamais citer saint Thomas, pas un texte, pas même une phrase. La volonté de ne faire qu'introduire n'excuse pas, pour un si gros livre, semblable étanchéité.

Par ailleurs, Thomas d'Aquin, tellement glorifié, voit s'ajouter à la fumée d'encens qui entoure son nom le brouillard de la langue latine, qui le rend aujourd'hui opaque à nombre de lecteurs. Heureusement, des traductions françaises, souvent excellentes, fleurissent depuis vingt ans. Il est amusant de constater que le brouillard linguistique qui se dissipe, livrant ainsi le texte dans sa simplicité, semble aussi parfois éventer les fumées d'encens. En clair, la statue du Commandeur que l'on voit enfin s'animer montre un peu trop le marbre dont elle est faite ; et l'on est effrayé ou déçu. Un Thomas lisible semble tomber de son piédestal. Si un tel saint Thomas, d'autant plus grand qu'on le supposait inaccessible, a pu un temps n'être approché que de loin, au mieux par mode de quelques citations, toujours les mêmes, érigées en principes, quand elles n'en demandaient pas tant, il n'a rien à perdre à être mis à bas. Un texte est vivant ou mort.

Il n'en reste pas moins que la lecture de saint Thomas présente pour nous des difficultés spécifiques : le dépaysement culturel, la précision du vocabulaire, l'entrelacement

de la philosophie et de la théologie. Pour tout dire, l'air des hauteurs réclame des qualités d'alpiniste qui ne semblent pas à la portée de tout le monde. On ne saurait oublier qu'il en va de même pour tout philosophe. Une grande pensée réclame notre effort. Si Thomas exige une attention soutenue, il n'est jamais obscur ni, dans les cadres acceptés de son lexique, jamais jargonnant. Aujourd'hui, on est de plus en plus sensible à la qualité de son style. Certes, celui-ci n'est ni littéraire ni rhétorique. On n'y trouvera jamais d'envolées, encore moins de confidences ; à peine, parfois, un accent. Les *Confessions* d'Augustin en sont stylistiquement aussi éloignées que possible, même si Thomas les cite souvent. Cependant, il est une autre sorte d'éclat de la phrase que celui de sa parure, qui est celui de l'adéquation de l'idée et du mot, de la démonstration et de l'ostension. Au reste, le genre littéraire de Thomas n'est rien moins que celui des philosophes de son époque, le XIII^e siècle, avec Albert le Grand, Bonaventure et tant d'autres. Ceux qui le suivront, au XIV^e siècle, Duns Scot ou Guillaume d'Ockham, ne procéderont pas autrement. Ce genre est le témoin de la vie intellectuelle de l'Université : avide de questions, de solutions ingénieuses, de problématiques à combinatoires multiples et sans cesse relancées. Il n'est pas de pensée plus mouvante que ces laboratoires philosophiques et théologiques médiévaux. Nous ne cessons d'admirer combien ces maîtres qui sont presque tous des gens d'Église communient dans les mêmes dogmes pour lancer leurs idées comme un feu d'artifice, comme si le terreau commun d'où ils parlent ne faisait que stimuler l'originalité de ce qu'ils ont à dire.

La lecture de Thomas d'Aquin réclame une certaine familiarisation mais, prolongée, elle livre sa clarté et sa force. À tel point qu'il devient parfois difficile, après cela, de lire certains auteurs récents, pourtant si proches de nous, dont apparaissent alors davantage les concessions et autres longueurs d'exposition. Pourtant, on se méprendrait en pensant ne trouver chez Thomas que des séries de raisonnements, au maillage si serré que l'exposé en deviendrait asphyxiant ou rebutant. Au contraire, Thomas se fait souple et s'adapte à ce dont il parle, inventant sa façon d'exposer presque à tout moment. Le cadre monotone des objections et des réponses (que l'on trouve par exemple dans la *Somme de théologie*) ne saurait dissimuler la diversité à peine imaginable des manières de procéder, selon que l'on parle de philosophie ou de théologie, de chaque partie de la première et des différents degrés d'autorité dans la seconde ; selon que l'on cherche à collectionner les auteurs ou à déterminer la vérité ; selon que l'on expose avec des raisons ou que l'on illustre avec des faits. Or cette souplesse est si particulière qu'elle n'a pas toujours été perçue comme telle. Les thomistes de la Renaissance et de l'âge baroque (Cajetan au XVI^e siècle, Jean de Saint-Thomas au XVII^e siècle) étaient plus sensibles aux raisonnements les plus rigoureux, annonçant le temps où, de son côté, Descartes déclarerait ne s'appuyer désormais que sur la certitude de la raison. Tant et si bien que leurs commentaires de saint Thomas, qui servirent longtemps de clefs de lecture du thomisme, accentuèrent l'aspect rationnel de celui-ci au détriment du sens de l'induction, du recours au texte biblique, de la culture des Pères de l'Église qu'avait Thomas, sans compter sa façon

d'exposer sans toujours démontrer, de lancer une intuition sans l'enfouir sous un excès de raison, de contempler sans ratiociner. Il serait temps de libérer Thomas d'Aquin des geôles où notre époque enferme les rationalistes.

Lire avec Thomas d'Aquin

Une autre prison où notre temps, si friand de tolérance, séquestre les esprits à double tour, est celle des gens qui font profession de théologie. Longtemps, les penseurs médiévaux ont été exclus en pratique des programmes scolaires et universitaires français, l'Antiquité côtoyant Descartes au-dessus d'un royaume d'ombres, fruit d'un silence coupable plus que d'une ignorance excusable. Il aura fallu plusieurs générations d'historiens de la philosophie médiévale pour aboutir à une réhabilitation, d'ailleurs encore plutôt mesurée en termes d'enseignement. Cependant, le nombre croissant de travaux de recherche sur ceux que l'on n'hésite plus à appeler philosophes montre qu'une page est en train de se tourner. La réintégration des penseurs médiévaux sous la bannière de la philosophie rétablit une vérité aux incidences considérables sur la culture occidentale et sur la philosophie moderne et contemporaine, s'il est vrai qu'il n'est guère de thème majeur de la philosophie actuelle qui ne plonge ses racines dans le Moyen Âge en plus de l'Antiquité. Toutefois, la philosophie ne saurait, en toute rigueur, embrasser la théologie. La dénomination de « philosophes médiévaux », laquelle inclut Thomas d'Aquin, risque d'avoir la double conséquence méthodologique suivante : ou bien la théologie est en effet réduite à la

philosophie, ou bien l'apport théologique de ces auteurs est exclu de l'examen. Ce qui, dans ce dernier cas, aboutit à une schizophrénie entre leurs œuvres ou à la lecture borgne d'un même texte qui inclurait l'une et l'autre références. Nous allons revenir sur ce point, mais il importe de signaler que les philosophes n'ont pas à avoir peur de lire les théologiens, non plus que l'inverse. Il y aurait beaucoup à faire, en France, pour rendre sa vérité à l'héritage culturel.

De ce fait, lire avec Thomas d'Aquin consiste à s'engager dans une forêt d'auteurs où philosophes et théologiens poussent ensemble : Aristote et Augustin, Platon et Denys l'Aréopagite, Avicenne et Averroès, et tant d'autres dont Thomas a pu consulter les œuvres ou bien n'a pas pu les consulter (Platon, Plotin). Une telle forêt ressemble pourtant davantage à un jardin à la française, tant la disposition de ces auteurs n'est jamais l'occasion d'un mélange. On a au contraire remarqué que la Renaissance, que l'on crédite d'un intérêt renouvelé pour les auteurs païens, n'hésite pas à commenter ceux-ci à grands renforts d'auteurs chrétiens ; et que Thomas, réciproquement et rétroactivement, ne mélange pas les genres. Par exemple, Augustin n'est jamais cité dans les commentaires thomasiens¹ d'Aristote ou des Platoniciens (et s'il l'est une fois, c'est parce que lui-même cite un philosophe). Le théologien Thomas d'Aquin fait preuve de la plus extrême rigueur quand il fait œuvre de philosophe, on ose dire de la plus nécessaire laïcité et,

1. Comme il est admis aujourd'hui, on distinguera « thomasiens » et « thomistes » en réservant le premier adjectif à ce qui concerne l'œuvre de Thomas et le second à ceux qui se réclament de lui.

cela, parce qu'il cherche à pousser le plus loin possible les capacités naturelles de la raison lorsque cela lui semble nécessaire.

La difficulté pour le lecteur moderne est d'admettre qu'il soit possible d'être à la fois philosophe et théologien, non seulement au cours d'une même œuvre mais en soi. C'est un problème qui semble ne se poser ni pour les philosophes chrétiens du XIII^e siècle ni pour ceux qui les ont précédés, arabes (Avicenne¹, Averroès²) ou juif (Moïse Maïmonide³). Le problème de Thomas n'est pas d'assumer sa condition de théologien en défendant son droit à faire de la philosophie mais, plutôt, la philosophie posée, de se demander dans quelle mesure la théologie est nécessaire, cette autre science dont la nouveauté vient de son appui sur la Révélation divine. C'est la théologie qui doit se donner le droit de comparaître, dès la première page de la *Somme de théologie*⁴, de même que, au chapitre suivant, c'est Dieu qui doit rappeler sa propre existence, celle-ci étant mise en doute⁵.

Lire avec Thomas, c'est découvrir une certaine manière de recevoir les auteurs les plus autorisés. Albert le Grand préférerait commenter Aristote librement, composant une œuvre, riche en citations de toutes sortes, un peu en parallèle du texte commenté (sa *Métaphysique*, sa *Physique* notamment). Thomas, au contraire, préfère, à la méthode paraphrastique héritée d'Avicenne, la lecture littérale venue d'Averroès. Il s'astreint à un ligne à ligne et parfois à un mot

1. 980?-1037.

2. 1126-1198.

3. 1135/38-1204.

4. *Somme de théologie*, Première Partie, question 1, article 1, *notée désormais* : Ia, qu. 1, a. 1.

5. Ia, qu. 2, a. 3.

à mot qui n'échappent à la noyade analytique que grâce à une vigueur synthétique lui permettant de dominer le matériau et de composer en décomposant. Cet exercice austère s'avère riche d'enseignements, tant il permet de pénétrer la pensée de l'auteur, jusqu'à deviner que le mystérieux *Livre des Causes*, attribué à Aristote, est en réalité une compilation des *Éléments de Théologie* du néoplatonicien Proclus¹. Thomas s'est fait par son acribie un précurseur de la critique textuelle.

Faisant cela, Thomas n'entend pas se limiter à prendre connaissance des auteurs ni à proposer à des étudiants un livre du maître. D'une part, il s'attache à rendre acceptable, aux yeux effarouchés de la Sorbonne, le trop païen Aristote, rétablissant l'Aristote authentique (c'est-à-dire aussi littéral que compatible avec la foi chrétienne) par-delà l'Aristote faussé d'un Averroès : intention à la fois doctrinale et apologétique. D'autre part, il travaille de plus en plus à fond et Aristote et les néoplatoniciens, à mesure qu'il avance en carrière, afin de préparer ses propres œuvres. On a constaté, notamment, le caractère préparatoire de son *Commentaire de l'Éthique* à Nicomaque d'Aristote, en vue de la rédaction de la partie morale de la *Somme de théologie*, et de bien d'autres commentaires.

Lire sur Thomas d'Aquin

Si le nombre de thèses et de travaux sur saint Thomas a de quoi décourager les dévoreurs de livres les plus intempérants, on ne saurait nier le rayonnement de certains grands

1. Proclus (ou Proclos), 412-485.